

Textes pour une discussion critique sur la communisation

Le pas suspendu de la communisation

Écrit par B.L. en juin 2009, parue dans SIC 1 , Novembre 2011



Communisation : le déclin sénile de l'anarchie

Écrit par des membres des Conspiration des cellules de feu, cellule des membres emprisonnés

Version anglaise parue en 2015, traduction en français mars 2017



Introduction

Le Groupe Travail Lecture vous propose deux textes sur le sujet de la Communsation. Le premier, "Le pas suspendu de la communsation" a été écrit par l'un des défenseurs de ce concept, alors que le second, "Communsation : le déclin sénile de l'anarchie", a été écrit par des "insurrectionnaliste" des Cellules de Feu, qui vise -comme le titre laisse à supposer- à dénoncer cette idée. Pour re-contextualiser ces deux tendances, nous vous proposons un (très) bref historique de ces dernières.

La **communsation** prend ses sources historiques dans les diverses tendances de la gauche communiste et conseilliste. C'est à la fin des années 1970 que le groupe Théorie Communiste (TC), basé en France, érige en concept l'idée de communsation. « *Cette idée peut se résumer par le processus par lequel le prolétariat abolit ses propres conditions d'existence, c'est-à-dire l'abolition de tout ce qui détermine le prolétariat en tant que classe: la propriété, l'échange, le travail, l'État...* »¹.

En 2009, sous l'impulsion de la crise mondiale, la revue communiste SIC (qui ne compte que deux numéros) est créée. Le premier texte qui compose cette brochure (que nous vous proposons en est justement issu. Cette revue qui se veut internationale réunit plusieurs groupes différents tels que TC², les anglophones de Endnotes, les grecques du (défunt) groupe Blaumachen et le groupe suédois Riff-Raff. Notons également que certains groupes ou certaines personnes se réclamant également de la tendance « communisatrice » ont refusé (ou n'ont pas été invités ?) de participer à cette revue comme par exemple Gilles Dauvé (« Troploin³ ») ou encore Bruno Astarian (« Hic Salta »).

Concernant l'**insurrectionnalisme** l'histoire de ce concept remonte au 19ème siècle avec comme personnage clef des anarchistes tels que Malatesta ou Cafiero pour faire chemin jusqu'à nos jours avec l'apparition, par exemple, en Italie de la Fédération Anarchiste Informelle (FAI) en 2003 ou encore de la Conspiration des Cellules de Feu (CCF) en Grèce en 2008.

L'insurrectionnalisme se veut être le « *dépassement de l'hallucination marchande, de la machine et de la marchandise, de la vengeance et du leader, du parti et de la*

1 Revue Riff-Raff n°9, printemps 2011

2 TC quitte le projet en 2013

3 Troploin se veut comme la continuation de la Banquise.

quantité » et veut briser « *la ligne tracée par la logique du profit, l'architecture du marché, le sens programmé de la vie, le document final de l'archive.* » et bouleverser « *l'ordre des dépendances, la nomenclature du positif et du négatif, la loi de l'illusion marchande* ⁴».

Plusieurs membres de la CCF et de la FAI ont été, dans ces dernière années accusés d'avoir commis des attentats et arrêtés. Le deuxième texte de cette brochure a justement été écrit par des membres emprisonnés des CCF.

Mais pourquoi ces textes ?

C'est avant tout la volonté de discuter sur ces deux tendances « révolutionnaires », relativement proches sur certains points, mais diamétralement antagonistes dans leurs rapports qui nous a fait choisir ce sujet. Comment se fait-il que des groupes ayant tous deux une volonté de révolution « immédiate » de la société sans donc passer par les fameuses cases de « l'état-prolétarien » ou encore de « l'autogestion municipaliste » s'opposent ? Quels sont les points de convergence ou de dissension... Au vu des discussions déjà animées au moment du choix de ces textes, qui n'ont ni l'un ni l'autre fait l'unanimité au sein du CIRA, il nous a semblé intéressant d'en discuter de manière collective.

4 La Joie Armée, de Bonanno

Le pas suspendu de la communisation

Le point ultime de l'implication réciproque entre les classes c'est quand le prolétariat s'empare des moyens de production. Il s'en empare, mais ne peut se les approprier. L'appropriation effectuée par le prolétariat ne peut en être une car elle ne s'accomplir que par sa propre abolition comme classe. (*L'auto-organisation est le premier acte de la révolution, la suite s'effectue contre elle*)

L'emparement des éléments du capital, appropriation ou communisation

La question de la communisation est celle du dépassement par le prolétariat, ou plutôt par les prolétaires, de la défense de leur condition et donc de leur implication réciproque avec le capital en une activité d'emparement du capital qui soit non pas une socialisation, c'est-à-dire un mode de gestion de l'économie, mais la constitution d'une communauté d'individus qui soient immédiatement ses constituants. Les sociétés, c'est-à-dire les communautés dominées et représentées par une classe constituent l'unité des individus qui en sont membres, mais ces individus ne sont membres de ces sociétés qu'en tant qu'individus moyens d'une classe ; les individus singuliers n'ont pas d'existence sociale. La communisation se fait *au travers* de l'emparement des moyens de subsistance, de communication, de transport et de production au sens restrictif. La communisation des rapports, la constitution de la communauté humaine/le communisme se réalise pour, dans et par la lutte contre le capital, dans cette lutte on ne peut pas opposer la prise en main des moyens matériels et la transformation des prolétaires en individus immédiatement sociaux : il s'agit d'une seule et même activité, et cette identité est donnée par la forme actuelle de la contradiction prolétariat/capital. La différence radicale avec la socialisation, c'est qu'il ne s'agit pas d'un changement du statut de la propriété des moyens matériels. Il n'y a pas, dans la communisation, *appropriation* des biens par une quelconque instance : État, commune, voire conseil, qui représente, qui domine les prolétaires en action d'expropriation du capital et qui en fasse ainsi une *appropriation*. Un changement de régime de propriété est la constitution d'une nouvelle forme d'économie, nommément le socialisme, même s'il prenait le nom d'économie solidaire. Lorsque le socialisme était réellement possible cela renvoyait le communisme à la fin des temps, c'était en fait l'impossibilité du socialisme à être ce qu'il prétendait : l'étape transitoire au communisme, le socialisme était finalement la contre-révolution adéquate à la seule révolution réelle de la période. La

communisation ne constitue pas une économie, elle se sert de tout mais n'a pas d'autre but qu'elle-même. La communisation n'est pas lutte *pour* le communisme, elle est le communisme qui se constitue contre le capital.

L'intrication de la communisation et de la socialisation

Si l'action communisatrice est le débouché de la lutte de classe dans la crise révolutionnaire, la même action d'emparement peut être, comme on l'a vu, communisation ou socialisation. Toute action de ce type peut prendre l'une ou l'autre forme, tout dépend de la dynamique, tout dépend du cadre en constante transformation, c'est-à-dire que tout dépend de la lutte contre le capital, qui s'approfondit et s'étend ou ralentit et périlite très vite. Tout dépend aussi de la lutte dans la lutte contre le capital. La constitution du communisme est intriquée avec la constitution d'une forme ultime d'alternative socio-économique capitaliste. La tendance à la constitution d'instances cherchant à faire de l'emparement des moyens matériels une socialisation économique et politique sera permanente jusqu'à la communisation complète. Cette permanence d'un frein, pouvant être utilisé par la contre-révolution capitaliste, au sein du mouvement de la révolution, c'est l'existence jusqu'au bout d'une dimension d'affirmation et de libération du travail, car le mouvement de la révolution est et reste un mouvement de la classe du travail même dans le dépassement des activités comme travail. Le maintien de cette affirmation est produit par l'existence non encore abolie du capital, tant que le capital existe face au prolétariat, même au prolétariat en train de l'abolir, c'est-à-dire en train de s'abolir lui-même, le prolétariat conserve une positivité, même si cette positivité du travail n'est plus confirmée par le capital, elle est réactivée dans le procès révolutionnaire puisque la reproduction sociale devient dans ce procès dépendante de l'action des prolétaires.

Le passé des révolutions ne nous montre que trop que «le drapeau rouge peut être agité contre le drapeau rouge», jusqu'à l'arrivée des corps francs

Le capital «n'hésitera pas» à proclamer à nouveau que le travail est «la seule activité productive» pour arrêter le mouvement de son abolition et mieux le remettre à sa botte dès qu'il pourra. Le seul dépassement de cette dimension c'est la victoire de la communisation, qui est l'abolition acquise de la classe capitaliste et du prolétariat. Le dépassement de cette contre-révolution ne sera pas toujours irénique, il ne se fera pas toujours «dans le mouvement», ne sera pas une version vraie et accélérée du

«dépérissement de l'État» prévu dans le socialisme. Toute forme étatique ou para-étatique fera toujours tout pour se maintenir au nom même de la nécessité de son dépérissement ultérieur ! Cette sclérose et cette perpétuation ne sont pas des «tendances contre-révolutionnaires au sein de la révolution», mais La contre-révolution. *La contre-révolution capitaliste face à la révolution.*

Le communisme ne lutte pas contre la démocratie, mais la contre-révolution se veut démocratique

C'est au nom même de l'abolition des classes que la démocratie radicale fera tout pour maintenir ou restaurer des structures électives, selon elle nécessaires pour éviter la constitution d'une nouvelle couche dirigeante auto-instituée et incontrôlée. La constitution du communisme est intriquée à la constitution d'une forme ultime du socialisme même si le mouvement qui le portait, le mouvement ouvrier, a définitivement disparu.

La lutte pour «ramener à la raison» les fractions du prolétariat les plus actives dans l'expropriation du capital, sera d'autant plus violente qu'elle se présentera comme la défense de la révolution démocratique, refusant que des «minorités» ne compromettent les acquis de la majorité.

La défense des acquis c'est la possibilité d'une phase de contre-révolution

La communisation n'aura jamais d'acquis, toutes les expropriations constituant la communauté immédiate seront remises en cause en tant que pures expropriations, prise en main sauvages, elles seront proclamées socialisations dès que le mouvement ralentira, et que se constituera une instance para-étatique, pour défendre ce qui, à *ce moment-là*, apparaîtra comme des acquis et comme des éléments de la constitution d'une possible nouvelle économie. La classe se reconnaît elle-même comme divisée et diverse pour s'abolir ; l'abolition du prolétariat comme dissolution des autres classes implique le besoin interne pour le prolétariat de ces autres classes, de les absorber en les dissolvant, en même temps que la contradiction avec elles. La communisation vit constamment dans les conditions de sa sclérose. Tout se passera sur le plan géographique, sur le plan horizontal, et non sur le plan sectoriel différenciant les types d'activités. Les limites seront partout et l'intrication généralisée révolution/contre-révolution se manifestera dans des conflits multiples et chaotiques. Le prolétariat s'abolit dans la communauté humaine qu'il produit. Ce sont

les contradictions internes et dynamiques d'un tel processus qui sont le contenu et la force de la contre-révolution, parce que dans chacune d'elles c'est le capital qui peut se régénérer. Parce que pour la classe s'abolir c'est dépasser *son autonomie* : là réside le contenu et la force de la contre-révolution capitaliste.

L'extension est le mouvement de la victoire, le ralentissement celui de la contre-révolution

La lutte du capital pour reprendre le contrôle social sera double sans que cela soit une stratégie. D'une part les États lutteront pour rétablir leur domination et relancer l'exploitation, d'autre part la société capitaliste se maintiendra sur des bases totalement ambiguës de pouvoirs populaires et d'autogestion. En subsumption formelle, l'intégralité du produit du travail a longtemps été une revendication ouvrière, elle trouve là une nouvelle jeunesse et constitue un contenu idéal à la reproduction des rapports capitalistes et une base de résistance «solide» face à la communisation, ces fractions pouvant se combattre ou s'allier, en fonction de la situation et donc du développement du mouvement de communisation. L'action de la classe capitaliste pourra être tout autant militaire que faite de contre-mesures sociales et de constructions de conflits fondés sur les capacités du mode de production capitaliste que la révolution elle-même pousse à des développements imprévisibles, de la résurrection de l'esclavage à l'autogestion, mais surtout sa reproduction s'éparpillera au plus près de la révolution, se reproduisant dans tous les moments où la communisation est amenée à se scléroser de par sa propre nature, en simple organisation de la survie des prolétaires, en socialisation. La classe capitaliste peut tout autant centraliser son action contre-révolutionnaire dans l'État que décentraliser l'affrontement en le régionalisant, découpant les classes en catégories sociales, en l'ethnicisant même, car une situation de crise est aussi un conflit intercapitaliste. Si dans un conflit intercapitaliste l'une des aires capitalistes parvient, au travers de la dévalorisation générale de la crise, à représenter une solution globale pour tous les capitaux, elle la représentera aussi pour les vaincus.

La révolution ne l'emportera pas en droite ligne

Des fractions du prolétariat insurgé seront écrasées, d'autres seront «retournées», se ralliant à des mesures conservatoires de survie, d'autres insurrections prendront le relais. Certaines fractions retournées/engluées relanceront les expropriations sauvages, et l'organisation de la lutte par ceux qui luttent et uniquement pour la lutte,

sans représentation, sans contrôle par quiconque au nom de quoi que se soit, reprenant la constitution du communisme, qui n'est pas un but de la lutte mais le contenu de la lutte. Les idéologies contre-révolutionnaires seront nombreuses, à commencer peut-être par celle de la survie de l'économie : préservons des mécanismes économiques, ne détruisons pas toute logique économique, pour pouvoir en construire une nouvelle ensuite. La survie de l'économie c'est la survie de l'échange, que cet échange utilise l'argent, toutes sortes de bons, ou même simplement le troc, qui peut se parer du nom d'entraide ouvrière ! La gratuité, l'absence complète de comptabilité de quoi que ce soit, est l'axe autour duquel la communauté révolutionnaire se construit, seule la gratuité peut permettre de rassembler toutes les couches sociales non directement prolétaires qui se délitent dans l'hyper crise, et ainsi d'intégrer/abolir les individus non directement prolétaires, tous les «sans-réserve» (y compris ceux que l'activité révolutionnaire aura réduits à cette condition), les chômeurs, les paysans ruinés du «tiers monde», les masses de l'économie informelle. Il s'agit de dissoudre ces masses en tant que couches moyennes, en tant que paysans, de briser les relations de dépendance personnelle entre «patrons» et «salariés» ou la situation de «petit producteur indépendant» à l'intérieur de l'économie informelle, en prenant des mesures communistes concrètes qui contraignent toutes ces couches à entrer dans le prolétariat, c'est-à-dire achever leur «prolétarisation»...

Les prolétaires qui communisent la société ne font pas du «frontisme», ils ne cherchent pas un programme commun aux victimes du capital. S'ils font du frontisme ils sont morts, s'ils restent seuls ils sont morts aussi. Ils doivent affronter toutes les autres classes de la société en étant la seule classe à ne pas pouvoir, pour triompher, demeurer ce qu'elle est. Les mesures de communisation sont l'abolition du prolétariat parce que, outre son unification dans son abolition, elle sont son abolition. Elles dissolvent les bases d'existence (qui sont par là absorbées dans le procès de communisation) d'une multitude de couches intermédiaires (l'encadrement de la production et de la reproduction capitaliste) et de millions (milliards ?) d'individus qui sont exploités par le biais du produit de leur travail et non de la vente de leur force de travail. Aussi bien au niveau des régions qu'au niveau mondial, la communisation aura une action qu'on pourrait appeler «humanitaire», même si ce terme est actuellement imprononçable, car la communisation prendra en charge toute la misère du monde. *L'activité humaine comme flux est la seule présupposition de sa*

poursuite collective, c'est-à-dire individuelle car, présupposition d'elle-même, elle ne sait pas ce qu'est un produit et peut donc donner à pleines mains. Le prolétariat, agissant en tant que classe, se dissout comme classe dans ces emparements, parce que dans ces emparements il dépasse son «autonomie».

Démocratie et économie solidaire seront les deux grandes constructions idéologiques à abattre

Démocratie et économie solidaire se combineront avec d'autres systèmes en fonction des lieux. Elles se combineront surtout avec l'idéologie de communautés qui peuvent être les plus diverses : nationales, raciales, religieuses. Probablement plus dangereuse, la constitution de communautés locales, spontanées et inévitables («On est chez nous»). Ces communautés seront déclinées à l'infini et ces idéologies peuvent prendre toutes les couleurs politiques : conservatrices, réactionnaires, démocratiques et bien sûr, avant tout révolutionnaires, et là l'intrication révolution/contre-révolution est la règle. Car il n'y a pas de situation qui, saisie unilatéralement, soit sans issue pour le capital. C'est l'action du prolétariat qui fera que le capital ne peut produire un mode de valorisation supérieur, dont il peut toujours trouver les conditions dans toute crise et tout affrontement avec le prolétariat. De ces trois points de vue :

- diversité, segmentation du prolétariat
- dissolution et absorption de multiples couches exploitées en dehors d'une subsumption directe de leur travail sous le capital
- conflits intercapitalistes embarquant le prolétariat, pour lequel ces conflits ont un sens intégrateur et reproducteur.

De tout cela résultent la puissance et le contenu de la contre-révolution, puissance et contenu en liaison directe avec les nécessités immédiates, empiriques, de la communisation (ses contradictions dynamiques ou les contradictions de sa dynamique).

Il n'y a pas de lutte idéologique, la lutte pratique est théorique

Il ne faut pas imaginer la lutte anti-idéologique comme différente de la communisation elle-même, c'est dans la communisation que se combattent les idéologies, parce qu'elles font partie de ce que le mouvement abolit. La constitution

du communisme ne peut échapper à des affrontements violents avec la contre-révolution, mais ces aspects «militaires» ne déboucheront pas sur la constitution d'un front, si un tel front se constituait la révolution aurait perdu, au moins là où ce front se situerait, et jusqu'à sa résorption. La révolution sera à la fois géographique et sans fronts, les départs de communisation seront toujours locaux et en expansion immédiate et très rapide, comme des départs de feu, même éteints ces feux couvriront sous l'autogestion et les communautés citoyennes. Le communisme sortira d'un immense pugilat, le processus de communisation sera bien une période de transition, mais pas du tout une période calme de construction socialiste et/ou démocratique entre une période chaotique révolutionnaire et le communisme, mais le chaos même entre le capital et le communisme. Il est clair qu'une telle anticipation, bien que raisonnée, n'a rien d'emballant ! Ce n'est ni la barbarie, qui n'a pas de sens, ni la voie royale des lendemains qui chantent ! C'est une perspective qui s'ancre dans la situation actuelle du capital et des luttes, dans la lutte actuelle entre le prolétariat et le capital restructuré dans sa crise. C'est une perspective qui pose le dépassement de ces luttes, non en droite ligne, mais dans un approfondissement de la crise du capital actuellement en place.

L'intrication révolution/contre-révolution implique toute l'organisation que se donne le mouvement de la lutte de classe. Une coordination, un collectif ou toute autre forme, peuvent être la lutte organisée, ou tendre à une représentation de cette lutte, et à évoluer, dans une situation de délitement de l'État, vers une forme para-étatique. Il ne s'agit pas d'une opposition entre organisation et spontanéité (tout est toujours spontané et organisé) mais de l'opposition entre expropriation et appropriation, communisation et socialisation, cette dernière nécessitant que la société existe c'est-à-dire qu'elle soit différenciable «des gens», de ces «gens» dont nous allons parler maintenant. Dans les luttes en 2003 en France, on avait vu les prolétaires construire entre eux ce qu'on peut appeler une intersubjectivité, non soumise aux syndicats, les laissant organiser une représentation purement scénique de cette unité. Cependant la lutte n'a pas dépassé la limite générale de ce qu'elle était à l'époque, le démocratisme radical : consolidation politique des limites de la lutte en tant que classe, en proposant des solutions aux «problèmes du capital», par exemple la «défense des services publics». C'était bien une inter-subjectivité en ce que c'étaient des sujets (prolétaires encore) en lien face à leur objet le capital. En Grèce en 2008, l'émeute est fondamentalement intersubjectivité. Se confrontant à la question de la démocratie,

l'intersubjectivité des émeutiers grecs se confrontait, par l'absence de revendication, à l'appartenance de classe comme contrainte extérieure, au-delà de la forclusion que représente le démocratisme radical. Dans le mouvement d'abolition du capital il y a désobjectivation de celui-ci, il y a abolition du rapport sujet-objet, du rapport capital-prolétariat. (Rappelons que cette abolition est le contenu du *processus* révolutionnaire, la communisation, et que tant qu'il n'est pas achevé on a toujours ce rapport sujet-objet, même si le sujet et en train d'abolir son objet en tant que tel, c'est dans ce rapport que l'abolition se fait, c'est-à-dire que les prolétaires abolissent le capital qui les fait prolétaires, purs sujets face à l'objet, la société capitaliste tout entière). Le processus révolutionnaire de désobjectivation du capital est donc aussi processus de destruction de la subjectivité séparée du prolétariat, c'est ce processus que nous désignons comme autotransformation des prolétaires en individus immédiatement sociaux. Cette transformation n'est jamais acquise avant d'être achevée, en ce sens ce sont des prolétaires qui font la révolution jusqu'au bout, parce que jusqu'au bout ils abolissent le capital qui les fait prolétaires.

La communisation et la socialisation ne forment pas une contradiction

La contradiction reste capital-prolétariat, elle ne devient pas une contradiction interne au prolétariat, même s'il y a un devenir de totale opposition entre les deux perspectives, elles sont intriquées et prises toutes deux et ensemble dans la contradiction capital/prolétariat. La lutte du prolétariat contre le capital devient abolition des classes par l'expropriation du capital mais cette action même, dans son opposition au capital, redonne une force à l'affirmation du travail quand elle est stoppée par la classe capitaliste (c'est là qu'existent les acquis qu'on a vus). Cette affirmation provisoire et par défaut du travail, avance bien un état social, dont le devenir serait un État social donc une forme contre-révolutionnaire, le mouvement du prolétariat doit dans ce cas s'opposer à ce qu'il vient de poser. Le procès d'autotransformation en individus immédiatement sociaux peut, dans la lutte contre le capital et donc contre la classe capitaliste, être aussi une lutte contre des prolétaires défendant la condition prolétarienne. Lutte de la communisation contre la socialisation.

La contre-révolution se construit sur les limites de la révolution

C'est ce que ce texte essaye de montrer un peu plus «concrètement». Dans la période où eurent lieu les tentatives révolutionnaires de 1917 à 1937, la structure générale de

la contradiction capital/prolétariat, portait l'affirmation de la classe du travail et donc la construction du socialisme. Maintenant la contradiction porte la mise en cause de l'appartenance de classe et donc la structure générale pose la communisation. Cette structure n'empêche pas que les limites existent toujours, même si le sens du mouvement en est le dépassement. La limite est consubstantielle à chaque mesure révolutionnaire et cette limite n'est dépassée que dans la mesure suivante, c'est le caractère de classe du mouvement de communisation qui est sa limite, il est le dépassement de son propre caractère limité, puisqu'il est abolition des classes et donc du prolétariat.

Le prolétaire est l'individu privé d'objectivité, dont l'objectivité est face à lui dans le capital, il est réduit à la pure subjectivité, il est sujet libre, porteur d'une force de travail ne pouvant devenir travail en acte qu'après avoir été achetée, et donc mise en œuvre par son propriétaire capitaliste. Le sujet libre de tout est relié à l'objectivité en soi, le capital fixe, qui subsume sa force de travail, se la soumet et se l'incorpore dans le procès de travail. L'abolition du capital c'est l'abolition de l'objectivité en soi, dans l'emparement des moyens matériels, et l'abolition du sujet prolétaire dans la production de l'individu immédiatement social. C'est ce que nous appelons la désobjectivation et désobjectivisation simultanées produites par l'emparement de la totalité sociale, action qui la détruit comme distincte des individus. La totalité distincte c'est la société indépendante, de par sa division en classes, et sa représentation dans la classe dominante. L'abolition des classes c'est l'abolition de la société, la création de la société socialiste voire «communiste», c'est toujours et encore le maintien de l'indépendance de la communauté par rapport à ses membres, qui ne sont sociaux que par la médiation de la société. *La communisation c'est la fin de toute médiation entre les individus et leurs groupements affinitaires constamment changeants*, mais dans la révolution il y a encore médiation par le capital, puisque l'activité est abolition du capital ! La communisation en tant qu'elle est médiée par son objet même, porte toujours la possibilité que sa médiation s'autonomise, dans la constitution de la révolution en structure différente de l'action révolutionnaire. Sans cesse cette tendance existera, qui est l'institutionnalisation de la révolution et la victoire du capital. La communisation est révolution dans la révolution, dépassement de l'autonomie de classe, mais révolution et contre-révolution ne cessent pas d'être face à face. La marche de la communisation est celle d'un funambule.

B.L. juin 2009



Communisation : le déclin sénile de l'anarchie

Conspiration des cellules de feu - Cellule des membres emprisonnés

Note du CIRA : l'introduction qui suit à été repris telle quelle depuis le site infokiosques.net.

Ce texte à été traduit en anglais et diffusé en juin 2015, sur Inter Arma et écrit par les membres emprisonnés de la conspiration des cellules de feu en Grèce.

C'est un fragment d'un pamphlet nommé « FAI reloaded » jamais publié.

Traduction de l'anglais vers le français chaotique et désordonnée, surgissant du fond d'une montagne et travaillée à la lueur d'un feu. Dans tout les cas ça aura permis d'intense discussions, réflexions, prises de tête et fous rires, Si t'as mieux fait tourner, et si t'as d'autres textes on est preneures.

Mars 2017

Remarques :

1. Compagnon vs camarade

La traduction du terme "comrades" nous a posé question, puisque le "camarade" français est souvent utilisé dans le milieu communiste, à l'inverse de celui de "compagnon", qui rappelle plus les idées anarchistes. Néanmoins ce dernier mot ayant le fâcheux inconvénient d'être genré, nous avons préféré gardé le terme "compas". Se référant donc a compagnons / compagnonnes mais sans préciser le genre des personnes.

2. Féminisation

L'anglais est une langue plus neutre que le français, nous ne connaissons donc pas l'envie des auteures sur le sujet, donc nous avons cherché des tournures de phrases non genrées, et quand c'était pas possible, avons parfois féminisé, et parfois non. Au passage, on ne pense pas que dégenrer le langage suffise à détruire les genres, voire même à les attaquer. Néanmoins, il nous semble important que chaque mot dont le nouvel orthographe nous choque, rappelle que la norme de ce monde, c'est le patriarcat.

Diffuse, critique et propage avec complicité et rage

Bonne lecture !

I- Marxisme figé -

L'ère d'aujourd'hui sent l'huile de moteur, le travail pas cher, la sueur, la naphthaline de la moralité et la servitude volontaire.

Nous ne voulons pas être définies pas la culture du fascisme techno-industriel, par l'uniforme blanc des scientifiques, par la cravate des technocrates, par le silence enthousiaste du peuple ordinaire, par le sourire stupides des consommateurs. Nous ne correspondons pas à l'esthétique de ce monde lissé d'écran télévisé, à l'imitation numérique de la vie dans les média sociaux, des styles de vie en vitrine, des lentilles de caméras de sécurité. Nous ne rentrons pas dans la société de captivité, des contrôles policiers de nos papiers d'identité, dans la surveillance des gardes de sécurité, dans la loi des juges, dans les portes verrouillées des prisons.

Nous ne nous installons pas dans la banalité dictée par la morale. Nous n'égayons pas notre ennui avec des drogues psychotropes, nous ne sommes pas enveloppés de la froideur de relations vides, nous ne lisons pas... Marx.

Aujourd'hui nous vivons au rythme effréné d'une crise généralisée. Notre vie quotidienne est rythmée par la tyrannie des nombres. Nos vies ressemblent à des livres de compte, dont les calculs tombent toujours déficitaires, nous endettant systématiquement. Elles nous submergent avec des termes financiers et des définitions, une moitié desquelles nous est inconnue, et l'autre ne nous intéressant pas. Les charlatans errants de toutes idéologies traînent d'une salle de conférence à une autre et nous bombardent avec leurs discours et interview décousues, souvent incompréhensibles.

Chacune d'elleux présente son propre antidote social à la crise économique. Sur les présentoirs de ce supermarché idéologique, chaque consommateur fidèle y trouvera la recette qui lui convient le mieux. Il y a des variations "révolutionnaire" et même des variations "anarchistes". En grèce, les néo-communiste, anciennes anarchistes mélangent dans le chaudron des idéologies des labels anarchistes et des louchées de Marxisme, d'anti-impérialisme et une pincée de libération nationale déguisée.

La nouvelle tendance des anarchistes "sérieux" se pare du formalisme de la lutte anticapitaliste sur fond rouge. La rhétorique des néo communistes/"anarchistes" parle de tout. Dans un effort pour construire un marché social de propagande pour les masses, elle promeut la généralisation en sacralisant les opprimés et les "travailleurs" qui évidemment n'ont pas de compte à rendre sur leur responsabilités et silences ; use ouvertement de références nationale, comme "le peuple grec", "notre pays" et des promesses de "sauvetage social" avec l'arrivée d'une société post

révolutionnaire, prêchant dans les assemblés le besoin de structures centralisées. Il semble que quelques néocommunistes préparent leurs places futures. Peut être est ce à quoi illes s'entraînent pour le moment, à vendre de l'hégémonie, de l'expérience venant de l'age et de la sagesse d'un leader venant du milieu anarchiste.

Donc, là où certaines voient une opportunité dans la crise économique, nous voyons un piège. Le risque de sombrer dans un marais de confusion, de fantasmes à propos du bien commun dérivant de l'analyse marxiste, de certitudes sur le sujet révolutionnaire, et d'économie. En premier lieu, la crise globale que nous expérimentons aujourd'hui n'est pas juste une crise de nombres, de chiffres financiers et de mathématique, mais une partie de l'ensemble de la crise des valeurs et de conscience de ce monde d'autorité, c'est la crise du style de vie occidental, anthropophage, qui après avoir accru sa consommation de sang et de pétrole des "pays sous développés", se nourrit maintenant de sa propre chair. Aujourd'hui le monde "développé" ne vit pas uniquement dans la poigne de la tyrannie économique, mais aussi dans le désert spirituel et la faillite émotionnelle.

À la différence des marxistes et de leur petits enfants anarchistes qui veulent interpréter la vie avec une rationalité mathématique, nous cherchons notre libération dans les explosions d'une révolte existentielle permanente, de relations, de situations, de valeurs, de morale et du quotidien.

Même l'économie, qui est au centre de la fastidieuse analyse communiste pour nous n'est pas une série de nombre ordonné menant à l'équation de la lutte des classes. À la place, l'économie est premièrement et principalement une relation hiérarchique sociale parlant le langage de l'argent. L'argent est un symbole de pouvoir accumulé, c'est le titre de propriété qui possède les objets, le temps, l'admiration, les relations, les gentes. Le défi anarchiste, à partir de là, ne peut être piégé dans des revendications pour un "meilleur salaire", "des taxes plus basses", ou des "égalités économiques"... Nul ne peut détruire l'idée de la propriété en la rendant égale et uniforme pour toutes.

L'expérimentation du régime communiste autoritaire a engendré des monstres, des dictateurs du prolétariat et des sujets obéissants. Nul ne peut exorciser la laideur avec une nouvelle laideur, changeant simplement son nom en quelque chose de plus social, et en imaginant qu'à travers la "lutte" anti-capitaliste le pays ne deviendra pas une "colonie moderne".

Même si on enlève le fric, l'autorité trouvera toujours de nouvelles breloques à échanger contre l'obéissance des habitantes. De plus, l'autorité est plus vieille que le capitalisme et l'argent. Donc nous rions, mais aussi sommes lassées des analyses et des textes théoriques des anarchistes crypto-marxistes. Illes écrivent et ré-écrivent de

super analyses, mais leur schémas n'évoluent pas. Tout comme elles ne peuvent pas comprendre que la vie ne rentre pas dans des cases qu'elles étiquettent comme "prolétariat", "lutte des classes", "lutte anti-impérialiste". D'ailleurs à la base, la lutte anti-impérialiste ne sous entend pas une position anti étatique anarchiste. La lutte anti impérialiste est aussi menée par le fossile bureaucratique qu'est le KKE (parti communiste grec). En même temps, en lisant entre les lignes de ces textes d'ex-anarchistes devenues communistes nous voyons un crypto-patriotisme délibéré : les références nationales, "notre pays", "le peuple grec", se concentrant sur le "capital étranger" (comme si le capital avait une nation), combiné avec une absence totale de lignes anti étatique c'est pour le moins suspect. Les nouveaux communistes/ex-anarchistes ne parlent pas à un seul moment de la destruction de l'état. En revanche elles parlent dans leurs réquisitoires de dérives étatiques et se présentent elleux-mêmes comme l'extrême gauche de la gauche qu'elles critiquent, mais sans clairement leur déclarer la guerre. L'opposition extra parlementaire au gouvernement de gauche SYRIZA n'a rien à voir avec l'Anarchie et la Liberté. Nous ne recherchons pas une réforme du système, ou sa gauchisation, tout ce que nous désirons c'est sa destruction totale. Cependant, nous vivons dans une époque étrange où nous devons réarmer jusqu'au parties les plus fondamentales de l'Anarchie...

L'autorité, donc, n'est pas juste hideuse, incarnée par des visages renfrognés, rattachés à des misérables corps ornés de costumes cravates, et de la même façon l'Anarchie n'est pas "la sueur des travailleurs honnêtes" ou "la lecture complète des œuvres de Marx et Bakounine". Nous n'émettons aucun doute sur le fait que les premiers doivent devenir des cibles idéales pour des tirs de kalachnikov, mais ça n'est pas suffisant...

L'autorité est une relation sociale.

L'autorité prend racine même dans nos amitiés, dans nos rencontres, dans notre amour, dans notre quotidien.

Nous devons encore la chasser de nos relations. Évidemment, cela ne peut se faire qu'au travers d'une confrontation armée avec l'existant puisque nos recherches ne sont pas des méditations introspectives hippies, mais des souhaits pratiques qui s'expriment au mieux lorsque nous remplissons des chargeurs de balles et que nos mains enlèvent la sécurité de nos armes pour "parler"⁵...

5 On pense que de s'attaquer aux rapports de dominations entre nous passe aussi par des discussions (un truc de hippie peut-être...) et qu'agiter son flingue a tout va ne règlera pas le problème de hiérarchies informelles qui peuvent se créer dans nos groupes...

II - Surpasser les mythes révolutionnaires -

La classe des pauvres, des opprimés, la "base", les travailleuses, est un label dépassé qui pour nous ne représente rien en soi. Ce sont des mots qui sont perdus dans le vide, et dont l'écho est submergé par un passé devenu obsolète. La classe des travailleuses est une identité sociale massive forcée qui écrase l'unicité et la particularité individuelle de chaque personne sous son poids. Le peuple est le mirage qui connecte une variété de personnes avec des perceptions, habitudes, angoisses, pensées, personnalités complètement différentes. La majorité de ces caractéristiques sont effacées dans la confusion homogénéisante sortant de la bouche de ces experts politiciennes, sous le nom de "gens". Le peuple, la société, sont les domaines de la contradiction par excellence. C'est notre point de départ à toutes et même à nous qui en refusons ses valeurs et son éthique, mais partir du même point ne mène pas toujours à la même destination. A l'intérieur de la société résident des esclaves qui veulent ressembler à leur maîtres, des sujets qui ont le culte des ordres, des conservateurs qui défendent la normalité, des petites bourgeois qui ont le culte de la propriété, des fascistes qui craignent tout ce qui est différent, des bonnes citoyennes attachées de l'intimité de leur foyer et de la propreté de leurs mobiliers, des prolétaires qui envient les nantis, des nantis qui sont indifférentes, des pauvres qui se plaignent mais qui ont trop peur pour agir, des immigrantes, des délinquants qui admirent les privilégiées.. Dans le même temps, dans la même société, il y a des progressistes, des philanthropes sensibles, des gauchistes, des pacifistes, des communistes, des libertaires, des anarchistes, des révolutionnaires et même des nihilistes qui la renient.

Ce qui est appelé "le peuple", "société" surpasse la mosaïque de relation entre un brouillard vague de personnes, certaines d'elleux connectés par une affinité de perceptions et d'expériences et d'autres par une guerre féroce.

Le peuple est toujours vu comme quelque chose de positif, le peuple est revendiqué, des fascistes et conservateurs jusqu'aux gauchistes et anarchistes. Le peuple est "pauvre", "honnête", "déprimé", "trompé" et bien sur "sage" quand il vote. Le peuple et la classe ouvrière, selon les experts politiques sont éternellement illusionnés, en bref, ils ont toujours besoin d'être guidés. Les marxistes et leurs petits enfants anarchistes sont toujours volontaires pour ce faire (au nom du peuple, bien sur) et offrent la terre promise, la société post-révolutionnaire.

Dans leurs textes, affiches ou événements, illes parlent toujours au pluriel, utilisant le "nous" collectif du peuple des travailleuses, des prolétaires, considérant que si illes se représentent elleux même comme une part du prolétariat, illes deviendront plus aimés et ramèneront des gentes de leurs coté. La chose amusante est que, habituellement,

les représentantes politiques du prolétariat n'ont aucune connexion avec celui-ci. Ainsi, pour les mettre dans ce qu'elles appellent elleux même une classe, elles viennent de la petite bourgeoisie, ou classe moyenne (éternels étudiantes, propriétaire et habituées de bar, économiquement dépendants de leur parents, etc.).

Comme des nouveaux messies libérateurs, elles construisent une masse hétéroclite qu'elles nomment classe ouvrière, la considérant comme l'ultime sujet révolutionnaire. Mais de l'intérieur de la classe ouvrière vient l'indifférence de beaucoup, la misère de la petite bourgeoisie, le cannibalisme patriotique, les 500.000 électeurs d'Aube dorée, les citoyens légalistes, les informateurs, les personnes pieuses, les téléspectateurs pleines de foi, les zombies du monde digital et des médias sociaux, les consommateurs heureux...

Qu'est-ce qui nous connecte, comme anarchistes, à ces personnes ? Du rien absolu jusqu'à l'irréconciliable hostilité. L'Anarchie et le mouvement des travailleuses suivent deux lignes parallèles et c'est géométriquement prouvé, deux lignes parallèles ne se touchent jamais. Alors pourquoi devrions-nous reconnaître les opprimés au sens large comme nos "frères" et parler de guerre des classes avec des personnes avec qui nous n'avons rien en commun ? Mieux vaut mettre en avant la globalité de la critique anarchiste qui élimine toutes ces illusions de front commun avec les opprimées. Parce que, maintenant, tout ce qui nous connecte avec les opprimés est la condition économique dans laquelle nous sommes forcées de vivre. Mais les conditions économiques coercitives que nous expérimentons en tant que marginalisées avec les pauvres, les chômeurs, les travailleuses et les migrants et une condition forcée et non un choix conscient. À l'exception de ceux qui choisissent sciemment la marginalité et refusent les privilèges matériels, ce que la majorité des personnes opprimées désire n'est pas de détruire ce monde d'exploitation mais de devenir comme leur patron, porter leur vêtements, imiter leur manières et au passage opprimer les autres avec leur autorité. L'esclave, qui revendique ses droits sans avoir une conscience libératrice finira par porter le costume de son maître. Il suffit de remarquer l'accumulation de micro - autorité qu'elles portent en chacun d'eux, quand elles l'expriment contre les personnes qu'elles estiment plus faibles : les natifs contre les migrantes, le migrant contre sa famille, le travailleur expérimenté contre ses nouveaux collègues, c'est la classe du prolétariat moderne. Un mix de mercenaire de misère et de cannibalisme, prêtes à offrir leur services aux plus offrants.

Des gens opprimés avec des réflexes d'opprimées qui veulent juste être comme leur patron.

Nous ne voulons pas, dans tous les cas, voir des camarades et alliées dans des conditions coercitives communes mais à travers de choix communs. Nous ne sommes

pas dupes, ni enthousiastes par l'idée d'alliance éphémère avec ceux qui se battent pour un meilleur salaire ou des droits et réformes de leur existence de misère. On se trouverait peut-être avec eux derrière des barricades ou lors d'un conflit avec les keufs mais on ne se retrouvera jamais avec eux sur le fond tant qu'ils n'auront pas détruit leurs identités morales internes d'ouvrier, d'étudiantes, de chômeurs, de manifestantes, et tant qu'ils ne refuseront pas ce monde d'ordres et de lois dans son ensemble.

On n'en a rien à faire de ceux qui, n'ayant rien à perdre, sortent dans la rue, mais de ceux qui ont la volonté de tout mettre en jeu pour se réapproprier leur vie. De plus, parmi les premiers tu trouveras les plus traîtres qui, dès la première embrouille, ou dès que pointerait une promesse économique, t'abandonneront, te hurleront dessus, voir, se retourneront contre toi.

À l'opposé, dans l'autre cas, tu trouveras quelque-une de tes compas et complices les plus authentiques et les plus proches. Combien de fois nous sommes nous retrouvés dans le milieu d'une tornade de confusion et de contradiction ? Les mêmes personnes avec lesquelles, côte à côte nous lançons des cailloux et Molotov sur les keufs et partageons des temps et moments derrière des barricades enflammées, dans le contexte du corporatisme appellent à la "grève sauvage" pour de meilleurs salaires, retournent vite à leur routine quotidienne et se protègent de nouveau derrière l'uniforme du citoyen ayant des droits, de l'électrice, du père de famille, de la téléspectatrice, dès que leurs réclamations ont été satisfaites ou rejetées. Dans la grève sauvage de Chalybourg ça a fini par un contrôle total de la mobilisation par l'union du PC et l'accueil chaleureux du premier ministre d'Aube dorée et qui se sont ensemble empressés d'exprimer leur solidarité avec la lutte des "travailleuses grecques". Des barricades et nuits enflammées de Kerata et le sabotage d'installation dans les alentours ça s'est conclu avec des taux d'électeurs élevés pour le parti d'Aube Dorée dans la même zone. Mais même la "jeunesse sauvage" n'est pas exempte de contradictions, des squats d'étudiants et des attaques contre les keufs ça passe sans hésitations à des pogroms anti-migrantes et des fêtes démesurées de fierté nationale (succès sportif de l'équipe de foot).

Ce n'est pas suffisant, de plus, d'outrepasser la loi occasionnellement en lançant des pierres ou un cock. C'est sans doute une étape nécessaire. Cependant lorsqu'on crame un véhicule de keufs ou une banque, on veut aussi allumer tous les résidus autoritaires en nous, les préjugés moraux et les stéréotypes conservateurs que nous avons hérité de ce monde.

Bien sur, comme nous haïssons la critique pour la critique et la déchéance des pseudos nihilistes de clavier qui critiquent tout excepté leur égo surdimensionnés,

notre position est claire. Aussi bien nous voulons détruire les petits politiciens nouvelle saveur anarchiste/marxiste, de la même façon nous voulons détruire les tours d'ivoire des "idéologistes" de la pure Anarchie théorique.

Nous analysons et nous décodons la complexité des contradictions explosives de la société non pas pour rester des spectateurs et admirer notre "autorité" mais pour organiser stratégiquement notre attaque anarchiste. Il y a des dénommées luttes intermédiaires, dont certaines (expl squat étudiant) sont intéressantes par leur composition et leur diversité, qui peuvent parfois déclencher des situations chaotiques, lesquelles sont le champs d'expression idéal de nos haines pour le système. Évidemment, nous ne serons pas absentes de ces luttes, sans nous leurrer, bien sur, sur le fait que la réalité trahit toujours l'idéal, et que ce qu'il reste une fois la rose fanée, se sont les épines.

Cependant, comme nous ne nous enfermons pas dans des revendications et notions réformistes nous maintenons nos caractéristiques et ne nous perdons pas dans des discours politiques au rabais pour être socialement "aimés". De plus, nous prenons l'espace en tant qu'anarchistes et ne nous cachons pas derrière des masques sociaux (chomeures, travailleuses, manifestant, ...) ; à l'opposé, nous portons la cagoule et attaquons, sans craindre de nous retrouver dans la fosse des contradictions et des luttes intermédiaires.

Donc, si nous voulons détruire ce monde d'exploitation organisée et d'ennui, nous devons parler de dépasser les classes, et ne pas agiter le linceul de la lutte des classe comme un drapeau. Les anarchistes communistes qui parlent de la lutte des classes ont des cadavres dans la bouche qui ont commencé à pourrir. Dans la continuité de l'insurrection anarchiste, toutes les classes sont abolies, l'individu découvre de façon libératrice sa conscience propre, en totale rupture avec les classes dont il vient, que ce soit prolétaire ou petit bourgeois. Nous refusons chaque classe parce que c'est le résultat de scissions opérées par le système. Chaque classe supporte en son sein les caractéristiques et les valeurs de l'existant. L'enfant bien aimée des anarchistes communistes: le prolétariat, porte en lui les valeurs du travail, la pseudo fierté patriotique, le culte des petites propriétaires et des restes de conservatisme religieux.

C'est la triste représentation de la confusion qui triomphe à l'intérieur des luttes réformistes intermédiaire qui ne surpasseront jamais leur auto-aveuglement pour atteindre une perspective de libération totale.

III - A propos d'Anarchie Noire -

Nous renonçons désormais à toutes les notions de lutte des classes qui même dans

leurs formes les plus radicale ne sont que des variations marxistes qui visent la conquête du pouvoir à travers la dictature du prolétariat. Nous crachons sur les "experts" de la révolution, le leadership communiste, les vétérans et personnes publiques anarchistes qui se mettent en compétition pour le titre de révolutionnaire de l'année.

Par ailleurs, la liberté viendra quand nous ferons sauter les têtes de nos auto-proclamés libérateurs.

Nous refusons d'attendre les conditions objectives d'un soulèvement de masse. L'éducation des masses comme un pré-requis pour la révolution n'amène rien qu'à la repousser sans cesse.

Nous savons que nous vivons des temps de "crise". Des ex-anarchistes choisissent de suivre la rhétorique marxiste, du pragmatisme et de l'économie pensant qu'ils parlent le langage du réalisme politique. Ils ne pourraient pas tenir de position anarchiste, et prouveront qu'ils sont incompetents comme marxistes.

Leur arguments transforment et mènent à des alliances obsolètes avec des individus et des milieux politiques qui se définissent eux même en terme d'opposition politique. Dans tous les cas, l'Anarchie n'a rien à voir avec elleux. Nous insistons sur la noirceur de l'Anarchie.

Dans le chaos, le désordre, la vie dangereuse, le nihilisme d'action, dans la confrontation armée avec l'existant, dans le feu de la continuité de l'insurrection anarchiste.

Nous rejetons tous les principes idéalisés de théorie révolutionnaire qui parlent de libération futures et d'harmonie sociale promise. La vie n'offre aucune garantie. C'est ici et maintenant...

Soyons honnêtes, nous n'avons pas la moindre idée d'à quoi pourrait ressembler demain. C'est exactement ce qui le rend libérateur. Parce que plein de possibilité, de questions et de doutes. Qui que ce soit qui recherche des réponses certaines et des certitudes marxistes cherchera bientôt des garanties d'autorité et des missionnaires du pouvoir rouge.

Nous maintenons nos questions et nos drapeau noir⁶. C'est l'Anarchie Noire. L'Anarchie, quoi qu'il en soit, exige l'organisation de la nouvelle guérilla urbaine si nous ne voulons pas la voir dégénérer en une charte poétique vide de sens,

6 On apprécie les drapeaux uniquement quand on a l'occasion de les imbiber d'essence...

condamnée, et que s'en suive son intégration alternative au système.

Les concepts qui ne sont pas armés comme l'anarchisme individualisme, le nihilisme, finissent par être des mots inoffensifs dans les bouches de personnes d'autant plus inoffensives qui confondent l'anarco-nihilisme avec la sous culture du mode de vie anti-social.

L'anarco-nihilisme combine la propagande des mots avec la propagande des balles, du feu et de la dynamite. Cette dynamique est forgée par l'envie d'actions ou la réflexion et l'expérience se confondent dans une danse sans fin. Et elle ne se retrouve pas dans le clavier d'un monde digital vide. De plus, la guérilla urbaine anarchiste à la possibilité d'extraire l'Anarchie d'une théorie abstraite vers une pratique où nos désirs sont armés et braquent notre propre réalité.

La conspiration des cellules de feu et la FAI sont le reflet de nos désirs. Nous promovons la création d'un réseau informel de cellules et de groupes d'affinité anarchistes qui visent à diffuser la théorie pratique et l'attaque. Nous tissons notre propre toile d'araignée...

Nous organisons notre attaque contre les avant postes de ce monde d'exploitation et d'ennui. Nous frappons les banques, les comicos, les palais de justice, les prisons, les ministères, les bureaux de partis, les empires multinationaux et tout ce qui garde et reproduit les valeurs de ce monde.

Bien sur, nous n'oublions pas que les buts de la nouvelle guérilla urbaine anarchiste ne sont pas juste l'explosion de cibles et l'exécution d'officiers de l'autorité, mais simultanément la destruction des relations sociales qui portent en elles le poison du pouvoir. Par conséquent en parallèle avec l'organisation et la diffusion de la FAI et de la CCF via les balles et les bombes nous désirons briser avec nos textes toutes les conventions sociales quotidiennes et asséner une claque à la mentalité de la servitude volontaire, lesquelles forment la moitié du pouvoir de l'autorité.

Nous haïssons autant la main qui tient le fouet que le dos de ceux qui acceptent les coups.

Ne me suis pas... je ne te dirige pas.

Ne marche pas devant moi... je ne te suivrai pas.

Trace ton propre chemin... deviens toi même.

Nous organisons 10, 100, 1000 cellules d'une fédération anarchiste informelle et d'une conspiration des cellules de feu.

Attaque en premier, et toujours pour l'Anarchie.

CCF - FAI/IRF - Cellule des membres emprisonnés.

